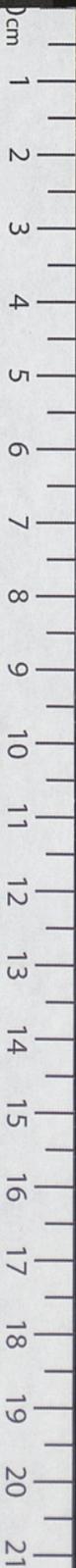
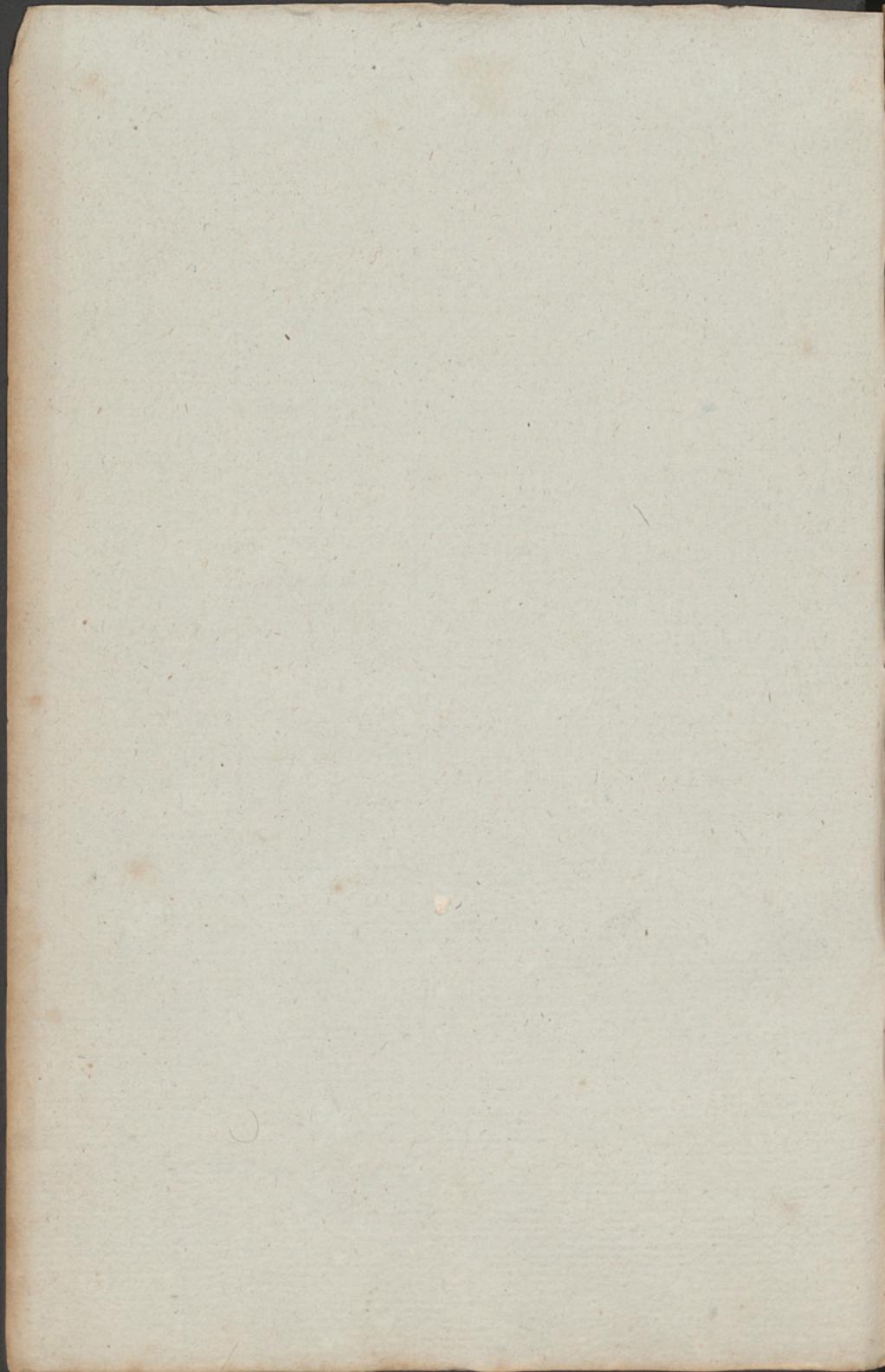
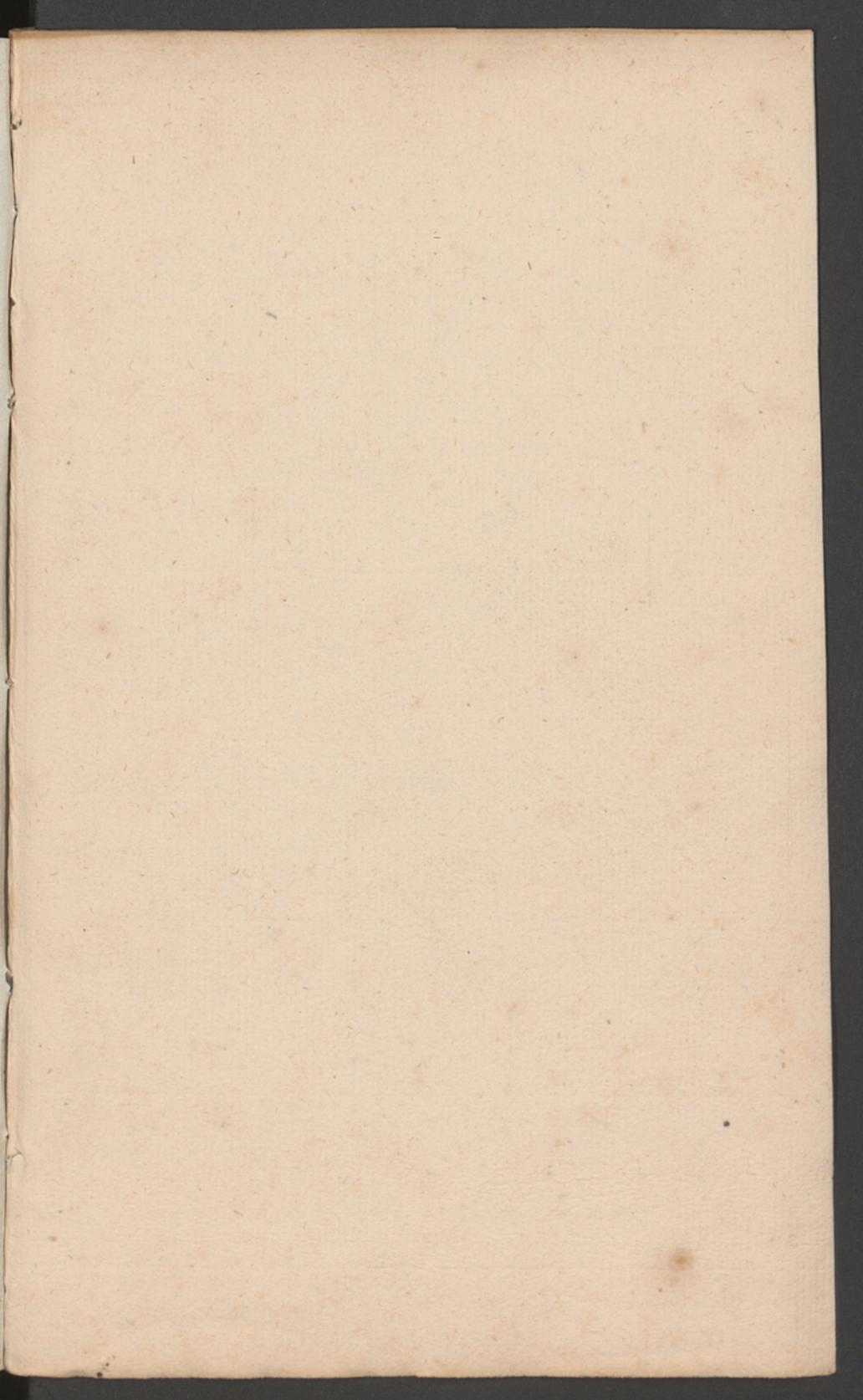


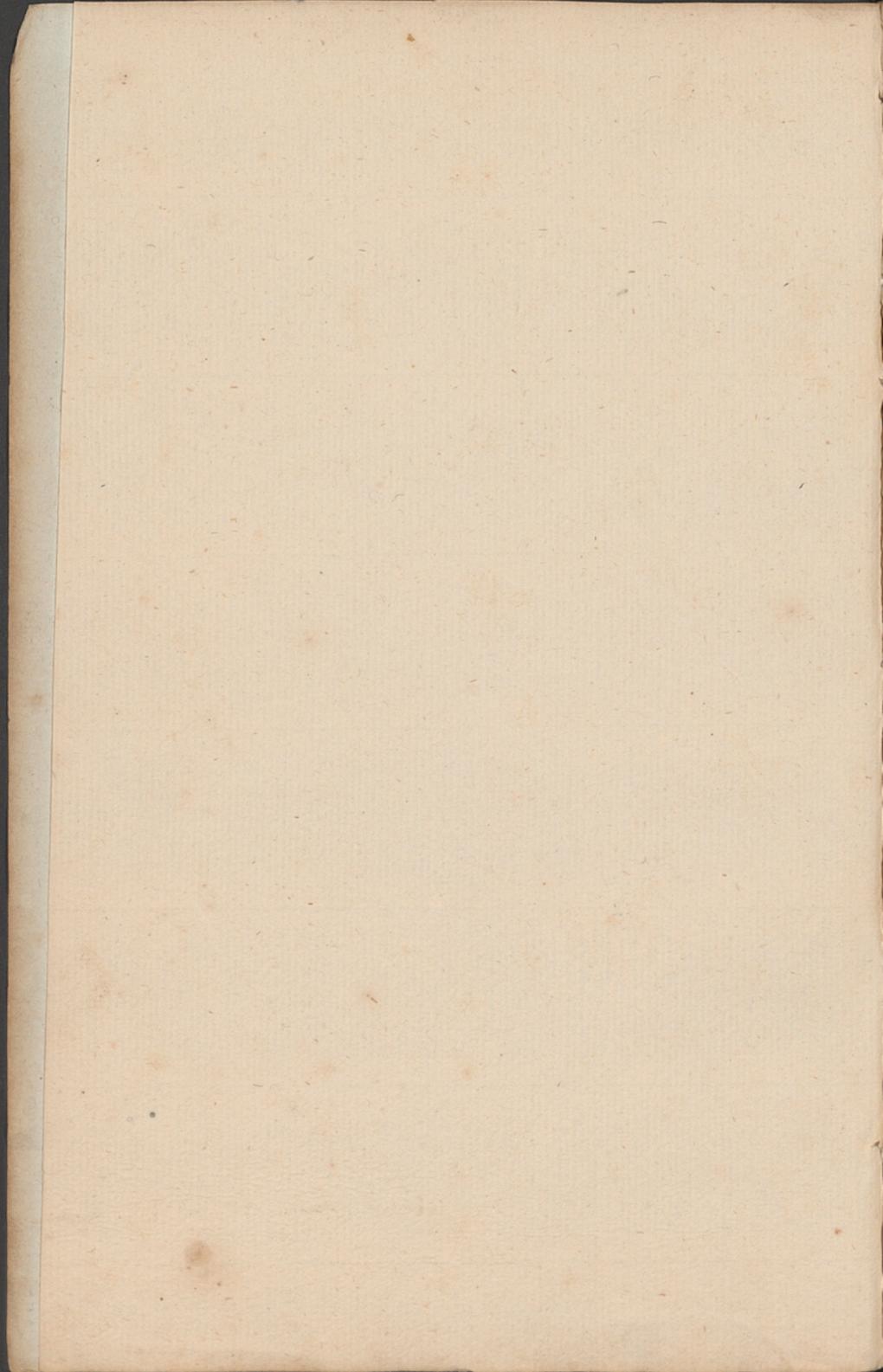
ResP PF PL B0302/1

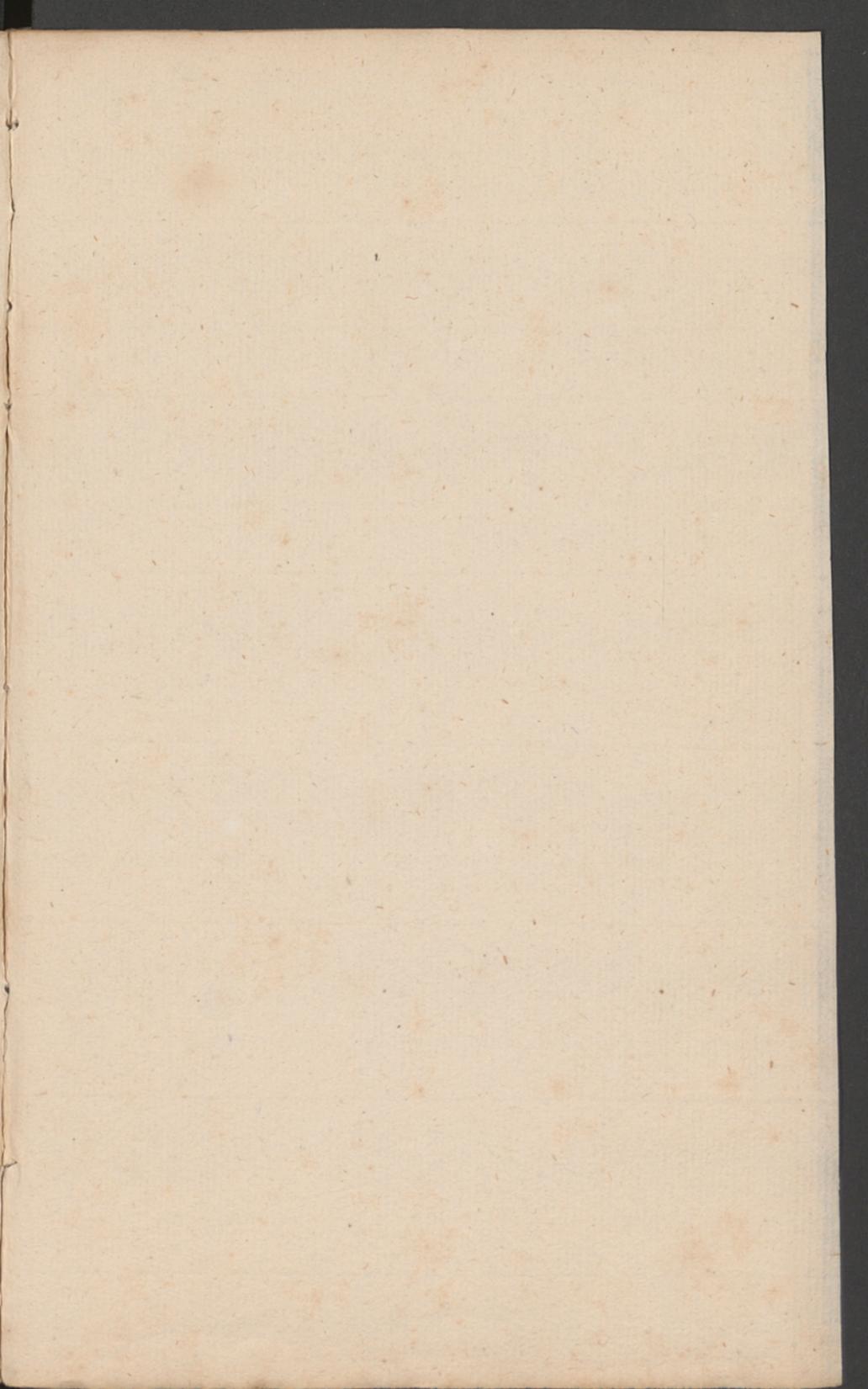


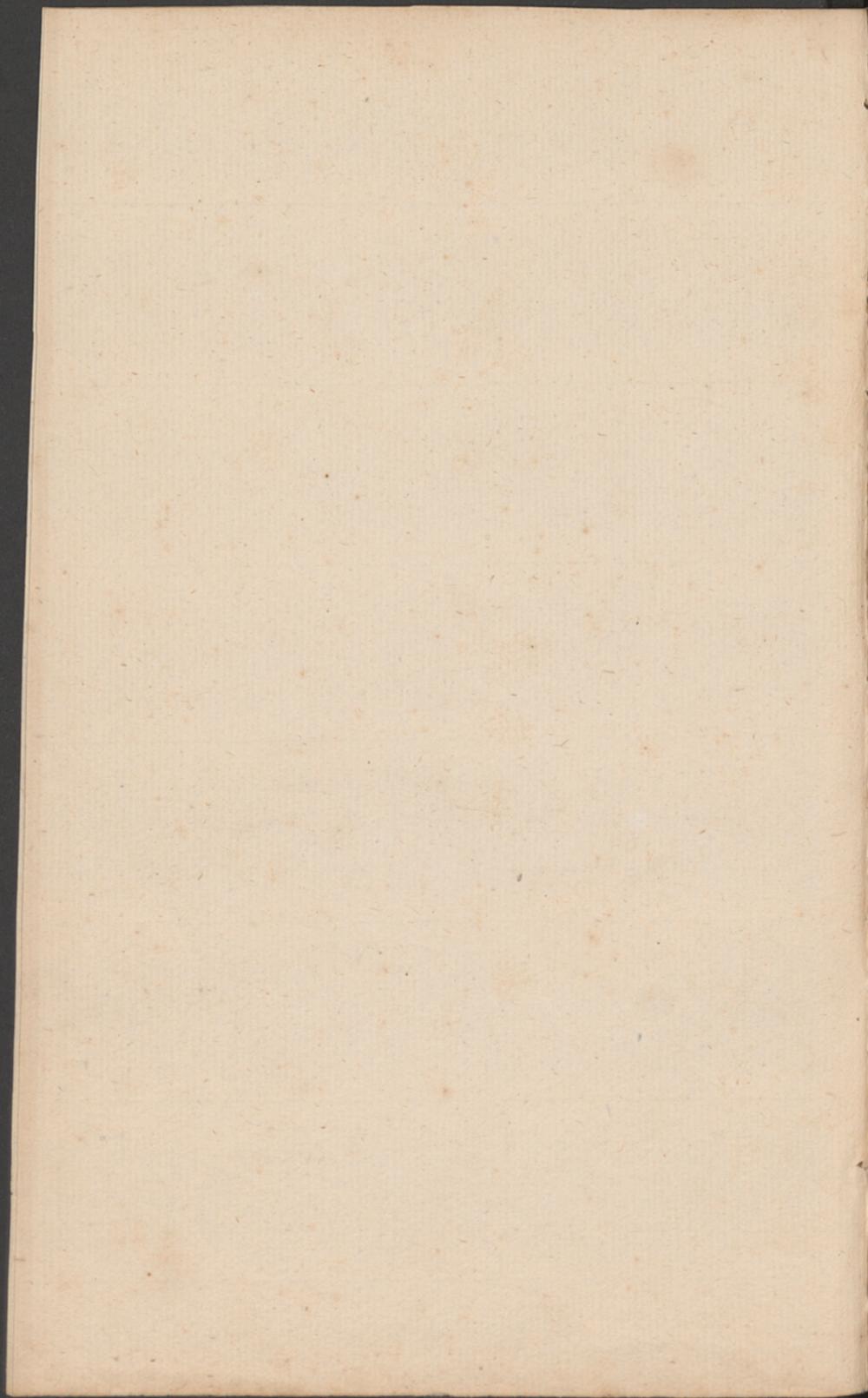
RevP PF PL B0302/1

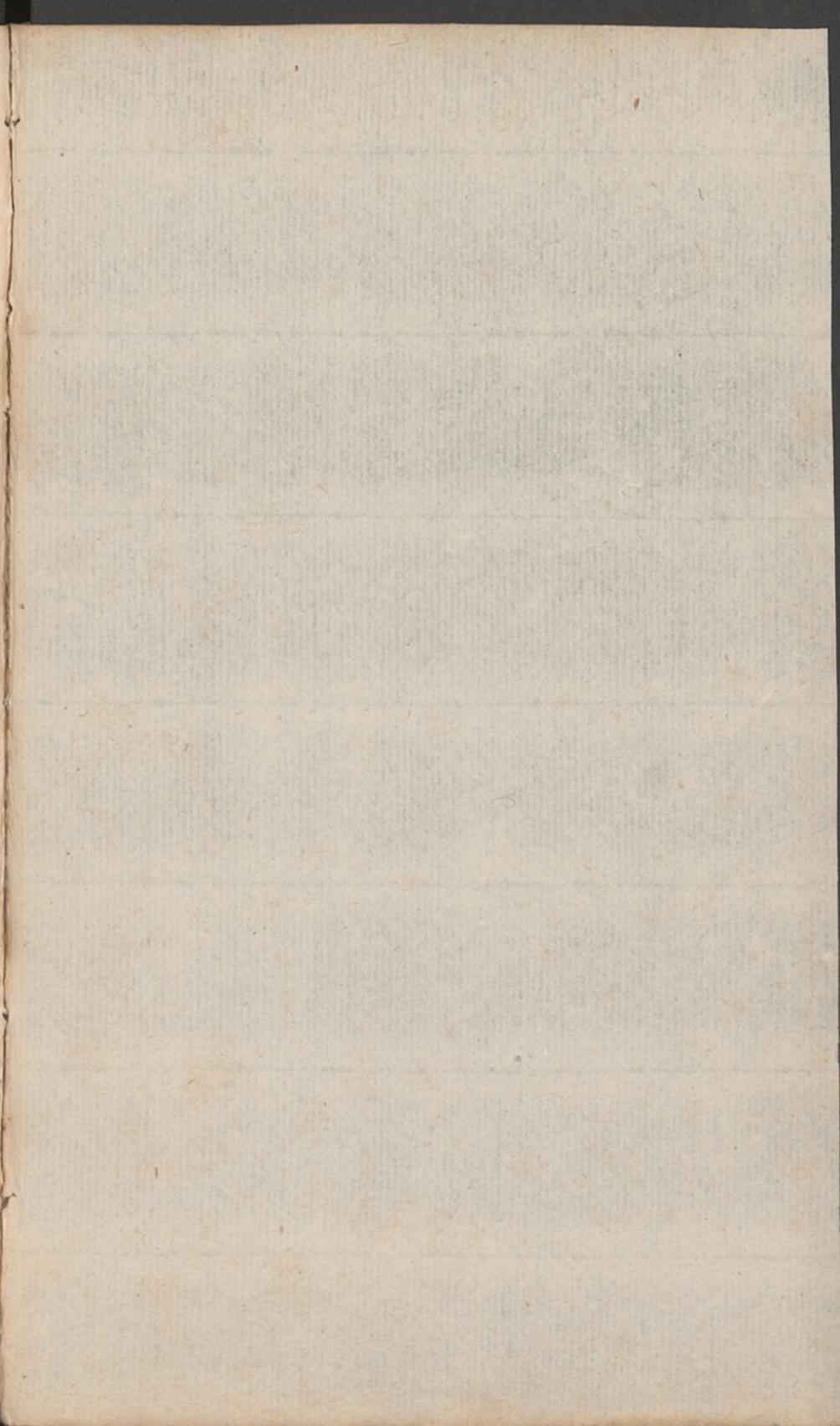


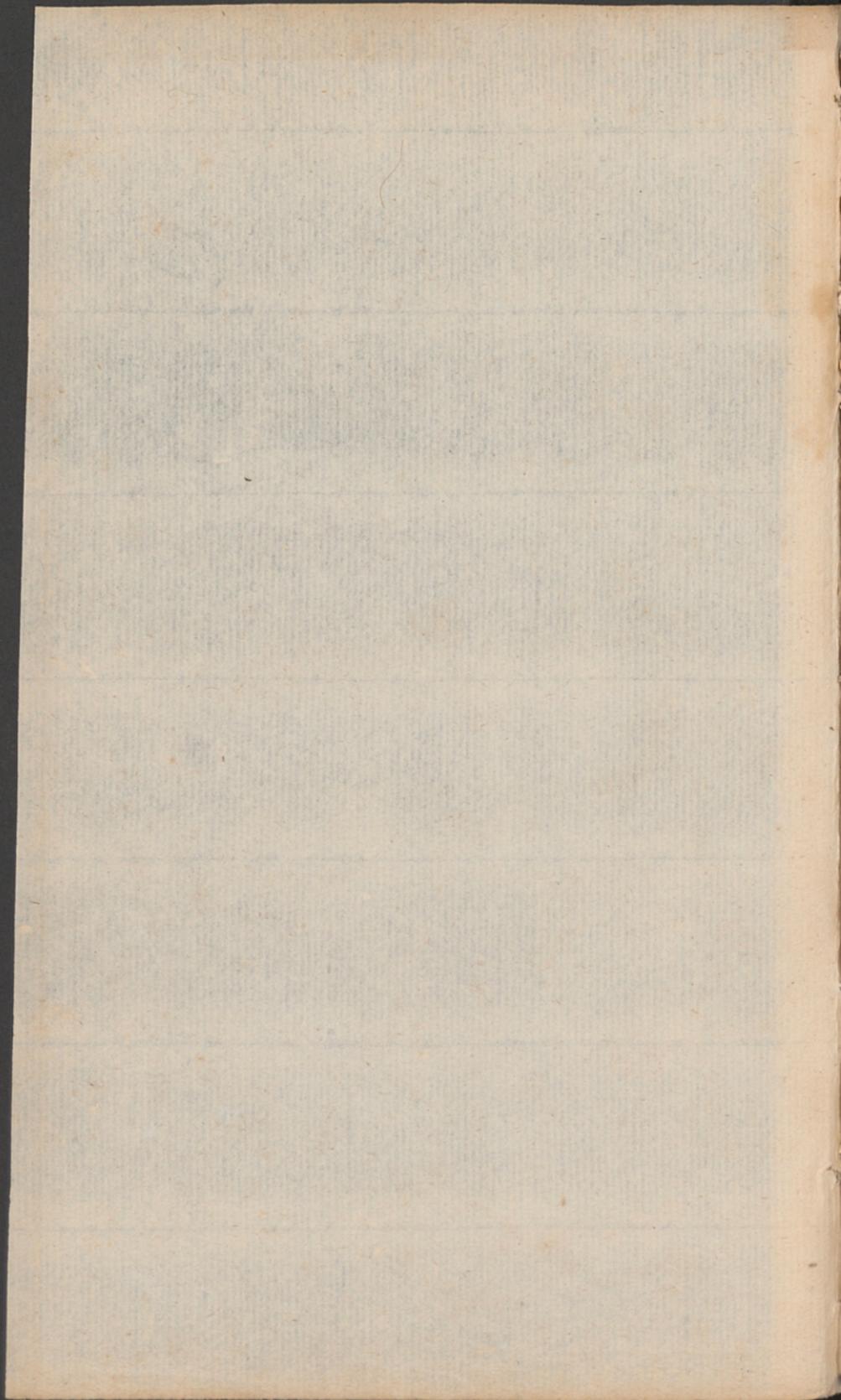












Rusp. P. pl. B0302-1

VOYAGES

DE

MADAME MANZON

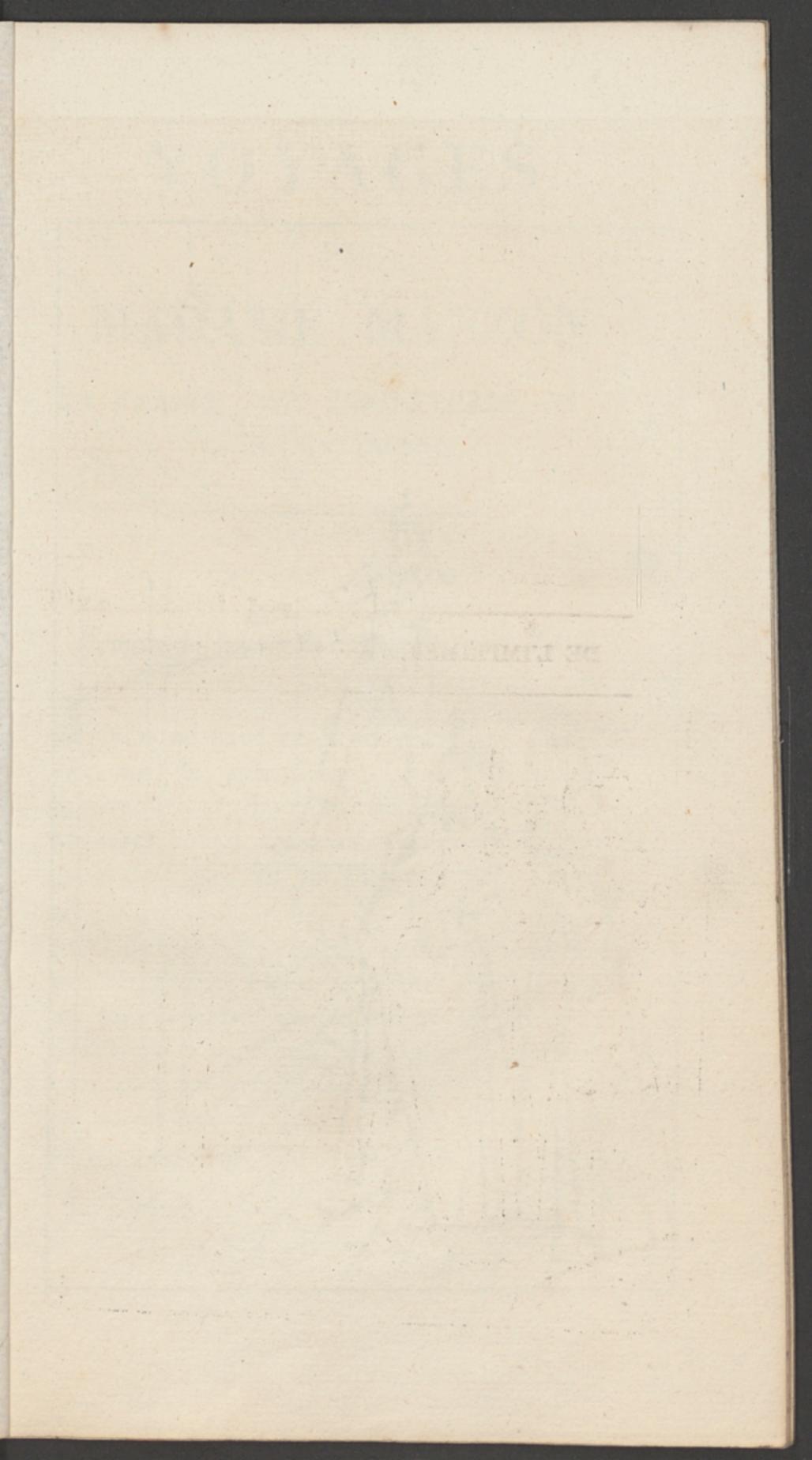
EN FRANCE, EN ANGLETERRE
DE L'IMPRIMERIE DE BENOÎT CADET
ET A CONSTANTINOPLE.

~~~~~  
I.<sup>re</sup> LIVRAISON.  
~~~~~



VOYAGES
DE
MADAME DE MONTCAPELLAN

DE L'IMPRIMERIE DE BENICHET CADET.



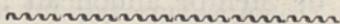


VOYAGES

DE

MADAME MANZON

EN FRANCE , EN ANGLETERRE ET A
CONSTANTINOPLE.



CHAPITRE PREMIER.

Projets de voyage..... Départ pour Paris.

JE suis né dans ce beau pays que l'on est convenu de ridiculiser , sans trop savoir pourquoi , et dont les habitans sont constamment l'objet des plates railleries des bourgeois de Paris ; en un mot , je suis gascon , ainsi que l'étoit le bon Roi HENRI IV. Je n'ai point de places , point de titres ; je n'ai pas de protecteurs , et fort peu d'amis. Mon revenu est assez mince ; et comme je n'aime pas à solliciter les nouveaux enrichis , à l'ame impitoyable , les anciens riches , au cœur d'airain , j'ai constamment cherché à me procurer un sort indépendant du caprice des hommes.

Les assises d'Albi captivaient , selon mes compatriotes , l'attention de l'Europe entière. En Gascogne , à Toulouse surtout , on aime à exagérer ; et mes chers concitoyens , grands lecteurs de notices , grands admirateurs de madame Manzon , croyaient que ce procès fameux devait enrichir , non pas les avocats peut-être , mais bien les imprimeurs , les graveurs , les libraires , et même les colporteurs , dont la voix de Stentor annonçait , tantôt les réponses ambiguës de la femme alors célèbre , tantôt le discours un peu étonnant prononcé par Bastide. Emervillé de tout cela , croyant bonnement que le chemin qui conduisait à la fortune n'était pas différent de la route d'Albi , je résolus de faire aussi quelque chose de relatif à la procédure de Fualdès.

Amis lecteurs , vous allez croire d'abord que , prenant aussi la plume , je composai quelque chose , soit pour , soit contre les accusés : je n'essayai point mes talens dans ce genre. Ce ne fut point cependant la crainte de me mesurer avec messieurs tels et tels..... Si mon style est plat , le leur ne l'est pas moins ; si mes phrases sont embarrassées , surchargées de solécismes , de termes inconvenans , d'épithètes inutiles , les leurs le sont encore plus. Mais ils avaient des abonnés , et je voyais qu'il était trop tard pour entrer dans l'arène ; leurs estafettes

parcouraient les routes de l'Albigeois ; et ce qu'on n'avait peut-être jamais vu , on se servait , pour avoir de bonne heure les réponses de quelques assassins et les bavardages d'une kirielle de témoins , de la méthode usitée autrefois pour nous annoncer le gain d'une bataille , la capitulation d'une armée , et la destruction d'un empire. Il fallait inventer quelque chose de neuf , d'intéressant , et dont on ne se fût pas encore avisé ; et ce quelque chose , je crus l'avoir trouvé.

On sait que Toulouse possède un ~~artiste~~ *artiste*. Né avec un génie marqué pour les arts du dessin , il a donné de nombreuses preuves d'un talent distingué. Il a l'heureux don de saisir cet instant fugitif où la physionomie se montre avec le plus de charmes. Je remis à ses pinceaux le soin de ma fortune. Des barbouilleurs ignares , des misérables qui n'ont jamais connu que la soif du gain , colportaient de ville en ville de méchantes pastiches , des mannequins en paille , auxquels on donnait les noms des principaux accusés du meurtre de Fualdès. Le public , toujours un peu imbécille , allait porter son argent à ces charlatans déhontés : je crus qu'il viendrait plutôt voir un ouvrage digne d'attirer la curiosité , quand même il n'aurait pas offert les traits de la mystérieuse fille de M. Enjalrand. Je ne fus point trompé

dans mon attente. On vint en foule au Musée pour y contempler madame Manzon. L'exposition était gratuite ; et mes chers compatriotes, qui aiment beaucoup les plaisirs , et surtout ceux qui ne leur coûtent rien , ne négligèrent pas cette occasion de faire connaissance avec le sphinx de Rodez. Mais tandis qu'on donnait de justes éloges au peintre , personne ne vint me porter un écu. Au reste , ni mon *Apelle* , ni moi , n'avions eu l'intention de rien demander à nos compatriotes ; nous savions que dans cette ville , comme dans beaucoup d'autres , ce n'est pas avec du talent que l'on fait sa fortune ; mais nous voulions un peu de renommée ; et le journaliste de Toulouse ne manqua pas de préconiser le beau portrait qui conservera pour la postérité les traits de celle qui a modestement annoncé que l'on ne s'occupait plus que d'elle *depuis Gibraltar jusqu'à Archangel*. Mais le charmant journaliste ne parla pas de moi ; peut-être aurait-il dû , en consacrant quelques onces d'encens à l'héroïne , ne pas oublier son chevalier. Ah ! si ce bon publiciste avait su que , nouveau Don Quichotte , j'allais dans tous les coins de la terre rompre des lances en faveur de la beauté que je n'avais jamais vue ; que j'allais soutenir à ses nombreux , à ses plus acharnés détracteurs , qu'elle est et la plus douce , et la plus aimable des femmes ,

sans doute il ne m'eût pas oublié dans son hebdomadaire. Mais il ignorait cela , le cher homme ! Pour ne point manquer ma part de célébrité , j'aurais bien pu m'adresser à son confrère ; je connais le patron , il ne m'aurait pas laissé dans l'obscurité , pourvu toutefois qu'en portant l'article tout prêt , j'eusse ajouté vingt-cinq centimes par ligne d'impression , car c'est à ce prix que le feuilleton distribue la gloire. Mais une salutaire réflexion m'empêcha de m'adresser à lui. J'allais faire de longs voyages ; j'emmenais une dame avec moi , et dans une telle occurrence , on a besoin de tout son argent. J'ai la réputation d'être un *ultra*, et pour cela je n'en suis pas plus riche. J'ai arboré la cocarde blanche à peu près un des premiers dans Toulouse ; et en 1815 , j'ai été un des derniers à quitter la décoration du lis ; cependant je n'obtiendrais aucun crédit , ni à la diligence , ni chez le restaurateur. Renonçant donc à l'illustration dans ma ville natale , je résolus d'aller chercher ailleurs à lever un tribut sur la curiosité publique. Adieu donc , ô ma chère patrie ! hôtel-de-ville , admiré par ceux qui n'ont rien vu ! Adieu , belles toulousaines que j'ai tant aimées autrefois ! Et vous , mon cher journaliste , qui ne m'avez pas jugé digne d'être associé à la gloire de madame Manzón , sans rancune , mon cher ! Et vous

aussi, mon benin ami, je vais dans des lieux où votre nom ni vos ouvrages ne sont jamais parvenus. Embrassons-nous ! je pars pour Paris avec madame Manzon.

CHAPITRE II.

Voyage..... Arrivée à Paris.

RIEN n'est ennuyeux comme les voyages que l'on fait dans les voitures publiques. Se transporte-t-on à de grandes distances, on est condamné à passer cinq ou six jours, et presque autant de nuits, avec des gens qu'on n'a jamais vu, et que l'on ne reverra peut-être jamais. Il faut rassurer les dames sur les dangers de la route; parler des modes, si elles sont jeunes; de dévotion et de vertu, si elles sont vieilles; politiquer avec les hommes, et avoir pour tous ses compagnons les mêmes attentions, les mêmes prévenances que si l'on devait passer avec eux une grande partie de sa vie. Il me fallut donc soutenir la conversation avec de vieux militaires, de jeunes étourdis, des coquettes et des prudes, pendant cent quatre-vingt-huit lieues de poste. On ne peut pas toujours parler de la pluie et du beau temps, de la longueur du chemin, et ressasser tous

les autres lieux communs qui composent la rhétorique des voyageurs. On se mit donc à raisonner sur le procès fameux qui occupait encore tous les esprits méridionaux. Ceux qui étaient avec moi ne se doutaient guère que le personnage le plus célèbre de cette procédure, ou plutôt sa fidèle image, faisait route avec eux. Chacun donna en conséquence un plein essor à son imagination ; et l'aimable Ruthénienne devint tour à tour le sujet de la critique la plus amère, et des louanges les plus outrées. « Il faut avouer, dit une jeune dame, que c'est une femme bien aimable. On lui reproche son excessive sensibilité ; mais cette sensibilité même n'est-elle pas une vertu de notre sexe ? On a bien indignement calomnié ses mœurs, et c'est une chose affreuse ! »

— Oh ! oui, dit un aimable blondin qui n'avait pas encore ouvert la bouche ; j'étais à Rodez à l'époque du grand crime, et je puis vous donner ma parole d'honneur que madame Manzoni n'avait point d'intrigue qui pût l'appeler dans cette vilaine maison Bancal. Si cette dame avait eu un tendre penchant, j'en saurais quelque chose ; j'étais trop répandu dans le monde, je connaissais trop cette dame, pour que..... — Ah ! monsieur, dit une vieille prude qui occupait un des coins de la voiture, pouvez-vous être l'apologiste d'une personne

qui est entrée dans cet abominable lieu? -- Eh! madame, répondit le jeune homme, ignorez-vous que ce n'était pas pour elle qu'elle y allait? Un temps viendra où elle sera pleinement justifiée des infâmes calomnies que l'on a imprimées contr'elle. — Oui, sans doute, dis-je alors avec feu; son esprit a reçu les hommages de ses plus grands ennemis; elle a décelé un talent qui a étonné l'Europe entière; toute sa conduite sera justifiée, comme on vient de le dire, et ses détracteurs seront confondus. » Le ton avec lequel je prononçai ces paroles, fixa sur moi les regards de toute la compagnie, et presque tous les assistans firent entendre un murmure approbateur. Alors on me questionna; on voulut connaître les motifs du vif intérêt que je portais à M.^{me} Manzon. Je ne les dissimulai point; nous allions à Paris, et j'avais besoin de proclamer mon entreprise. Chacun me promit de mener ses amis chez moi. Le jeune blondin surtout protesta de son entier dévouement aux intérêts de madame Manzon. « C'était, disait-il, un devoir qu'il se plaisait à remplir envers cette aimable dame et son chevalier. Je pourrais bien, ajouta-t-il, montrer un portrait de cette spirituelle personne; mais je garde cela pour Paris. Vous verrez..... c'est un essai de mes petits talens. » Il fut enfin convenu par tout le monde que

madame Manzon était très-intéressante , très-digne de la considération générale , et que son chevalier méritait de faire fortune.

-- Et Rose Pierret , dit ensuite un de mes compagnons de voyage , qu'en pensez-vous ? C'est une jolie personne , douce , fraîche , aimable ; taille agréable , quoique peu élancée ; regard langoureux , voix touchante , bouche délicieuse ; elle a tout ce qu'il faut pour plaire aux hommes , et pour exciter la jalousie des femmes. Elle a été bien compromise dans cette vilaine procédure , et les mémoires *attribués* à M.^e Manzon , paraissent être uniquement destinés à prouver qu'elle était chez Bancal. Pour moi je n'en crois rien. Cependant son voyage , ou nocturne ou matinal à Flavin , et peut-être quelques autres indices pourraient porter à croire..... Vous savez que Magdelaine Bancal a dit que deux dames , portant des chapeaux , étaient entrées dans la cuisine après qu'on eut égorgé Fualdès. Était-elle l'une de ces dames ? c'est ce qu'il n'est pas même permis de soupçonner. Une demoiselle aussi attrayante que Rose peut bien aller voir des vivans ; mais un mort..... D'ailleurs , quel intérêt aurait pu la guider ? On conçoit qu'elle aurait pu donner un rendez-vous à un amant favorisé ; mais aller trouver cet amant dans un lieu souillé par le crime ; voir le résultat de ce crime avec sang-

froid, et passer ensuite par une fenêtre, tandis que rien n'empêchait de le faire par la porte; en vérité cela est trop absurde pour être cru. Avez-vous lu la lettre qu'elle a écrite au *Sténographe parisien*, qui, selon sa louable habitude, avait menti en annonçant qu'elle venait d'être arrêtée à Toulouse, tandis qu'elle habitait fort tranquillement Rodez? Elle est assez bien tournée, cette lettre. Rose se plaint amèrement du rôle que ce délicieux conteur lui fait jouer dans l'horrible assassinat de Fualdès. « Quel métier est donc le vôtre, monsieur, s'écrie-t-elle? Il faut des bénéfices bien considérables pour en compenser l'infamie. »

Ce pauvre Sténographe est un bien aimable homme, dit alors un des vieux militaires que renfermait notre voiture; mais si j'avais été le père de mademoiselle Rose, j'aurais à coup sûr coupé les oreilles à cet entrepreneur d'histoires criminelles. N'était-ce donc pas assez pour lui d'avoir usé tous ses crayons, et même sa plume, à dessiner et à décrire les tristes paysages, les *montagnes sauvées*, et les personnages momentanément illustres de l'Aveyron? N'avait-il pas conquis tous les cœurs par son dévouement à l'héroïne du roman Fualdès? Et lui fallait-il, pour augmenter sa gloire, porter le trouble et le désespoir dans le cœur d'un père? Oui, j'en jure par mes vingt-cinq campagnes, si

j'avais été à la place de M. Pierret ; le Sténographe aurait reçu de ma main une leçon dont il se serait à jamais souvenu.

On assure, dit alors une de nos dames, que Clarisse s'est brouillée décidément avec le Sténographe, à cause de la préface et des notes dont il a enrichi les *mémoires*. Cependant ces notes ne disaient rien, et la préface dont la couleur romantique me plaît d'ailleurs extrêmement, ne paraissait faite que pour nous donner une idée du caractère singulier de madame Manzon. Comment peut-on douter de la vertu d'une femme qui, épousant un homme qu'elle n'aime pas, en devient subitement amoureuse au bout de quatre ou cinq ans de mariage, et qui, simulant une contrainte qui n'était plus faite pour elle, cache dans son boudoir du *Perrié*, et y nourrit secrètement ce mari avec qui elle ne veut pas aller habiter ? Vous savez qu'elle est capable de prendre une résolution généreuse, et l'aide-de-camp *Beffi* est bien heureux que la religion ait retenu le bras de la mère du petit *Allah*. A propos de cet officier, comment trouvez-vous le portrait qu'en a tracé notre héroïne ? N'est-il pas digne d'être conservé ? — Eh ! oui, dit une autre dame, ce monsieur dont les jambes ressemblent à deux canons de fusil, dont le regard est faux, le tein blafard, la

tête chauve , la bouche énorme , le nez affreux , ne doit pas être content des *mémoires de madame Manzon*. En revanche , les siens ne la ménagent pas. J'aime à croire que M. Clémandot est un officier plein de bravoure ; mais peut-on parler ainsi des dames ? En vérité , je rougis d'avouer que j'ai lu ce plat ouvrage. On ne conçoit pas comment un militaire français a pu penser et écrire de telles rapsodies !

--- Je pris alors la parole , et je dis : à propos de rapsodies , avez-vous lu les lettres du Sténographe ? c'est là que se trouvent entassées les fables les plus ridicules , les récits les plus mensongers , les idées les plus disparates , les descriptions les plus ridicules. C'est lui qui nous apprend que le *fromage de Roquefort* s'élançe de son mystérieux berceau , pour aller sur toutes les tables de l'Europe détrôner ses rivaux , *en quelque odeur de renommée qu'ils puissent être*. C'est encore ce savant écrivain , qui nous apprend que les bonnes femmes de l'Aveyron croient que les chaudronniers et les raccommodeurs de vaisselle attirent la pluie. « S'il en passe un dans leur village , dit-il , elles courent après , armées d'eau chaude et de balais ». Je doute que les habitans de Rodez soient contens de la description qu'il a faite de leur ville. « Quelle malpropreté dans les rues ! quel contre-sens avec la civilisation ,

disait-il ! le seul lieu passable dans cette capitale, est celui qui en est *dehors* ; les remparts. Là on respire enfin un air pur ; l'étroite vallée qui forme à l'entour des fossés naturels, *exhale la senteur* des champs et des prairies. Rentrés dans l'intérieur des murs, c'est une odieuse différence ». Je n'ai jamais été à Rodez ; mais d'après les phrases du Sténographe, j'ai formé le projet de ne pas aller examiner les lieux où le grand crime a été commis, craignant de rencontrer *dans les rues pavées*, car il paraît que toutes ne le sont pas, les seize cents sales citadins que l'on y mène paître. Je craindrais d'ailleurs, comme tous les habitans, de passer dans la rue des Hebdomadiers, devenue si redoutable, si on en croit M. le Sténographe ; je craindrais surtout de rencontrer dans les montagnes *de couleur fauve*, et d'un aspect sauvage, qui bornent l'horizon des Ruthénois, ou dans les longues châtaigneraies voisines, ou dans les *sentiers taillés dans le roc*, qui dominent les étroites et profondes vallées de l'Aveyron, quelque descendant de l'anglais *Mérigot*, qui en 1381 remplit ce pays de terreur. Je suis comme beaucoup de mes compatriotes ; je n'aime pas les Anglais ; et si j'avais dispute avec quelqu'un d'entr'eux, je voudrais obtenir la victoire. Mais comme je ne suis plus jeune, et que je pourrais être vaincu, je

ne cherche pas à me mesurer avec l'un d'eux.

J'avoue , s'écria le vieux militaire qui avait déjà parlé , que ce *Sténographe* est un homme bien étrange ! Où a-t-il pris les absurdités que vous nous rapportez ? Il faut avoir perdu la tête pour écrire de pareilles balourdises , et pour oser les mettre en vente. N'est-ce pas lui qui a osé imprimer que si , à vingt lieues à la ronde , un individu annonce le projet d'aller à Rodez , on cherche à l'en dissuader ; et que si , malgré les conseils de l'amitié , cet individu s'achemine vers la capitale du Rouergue , on regarde son retour comme une chose très-incertaine ? C'est ainsi qu'on calomnie une contrée qui n'est pas plus sauvage que tout le reste de la France. Mais dire que les voyageurs sont bien reçus à Rodez ; annoncer qu'on jouit dans cette ville de tous les plaisirs que procure une longue civilisation , il n'y a là rien de neuf , rien qui pique la curiosité. En général , lorsque de petits écrivassiers sans connaissances s'avisent de publier les observations qu'ils ont faites dans nos provinces , on n'y rencontre que des inexactitudes , des bévues , tous les défauts qu'entraîne une rédaction trop précipitée , et surtout le désir de dire des choses nouvelles , et de frapper par le faux éclat d'un style , tantôt amphigourique , tantôt sentimental , les nombreux lecteurs qui préfèrent la

brochure du jour aux sages productions d'un talent exercé.

Nous apercevions les clochers de la capitale du Limousin ; le temps était superbe , et nous nous approchions joyeusement de la patrie du bon monsieur de Pourceaugnac , lorsque nous rencontrâmes plusieurs gendarmes , conduisant deux hommes prévenus d'assassinat. On nous raconta le crime qu'ils avaient commis ; les détails en étaient affreux , et cependant presque entièrement inconnus , même dans la contrée qui en avait été le théâtre. Ces malheureux n'avaient pas recueilli de leur forfait la triste célébrité qu'avaient acquis les meurtriers de M. Fualdès. S'ils avaient appartenu à des familles riches et considérées , toute la France aurait parlé d'eux ; mais c'étaient de pauvres laboureurs , et l'on ne s'occupait point de leur affaire. M. le Sténographe parisien , MM. les auteurs des notices et moi , nous serions tous bien fâchés que Rodez n'eût offert que des noms aussi obscurs. Il n'y aurait rien à gagner pour nous dans de telles procédures ; cependant si , comme le dit un poète ,

Les grands crimes immortalisent ,

Ainsi que les grandes vertus ,

les Limousins que nous avons rencontrés avaient autant de droits à la renommée que

Jausion et Bastide ; et cependant personne n'a parlé d'eux , si ce n'est peut-être le rédacteur du journal de la Vienne. Ces réflexions nous ramenèrent insensiblement à la fameuse procédure ; et comme nous avons parlé de Bastide , un voyageur tira de sa poche un petit imprimé qui contenait les attestations les plus honorables en faveur de ce malheureux. Nous vîmes qu'une vingtaine de curés , des juges de paix , des maires , et autres personnes recommandables , attestaient , sur leur honneur , que Bastide était l'homme le plus honnête , le plus délicat , *le plus doux* du département de l'Aveyron ; c'était presque un petit saint , si l'on en croit M. le V..... G..... de Rodez. Que penser après cela ? Et si Bastide était *le plus doux des hommes* , comment imaginer qu'il ait attiré son ami dans un guet-apens , et qu'il l'ait égorgé avec le sang-froid qu'on lui attribue ? J'avoue que j'ai eu besoin de la déclaration *unanime* du jury , pour être entièrement convaincu. En vérité , les fonctions de juge , ou plutôt de juré , sont bien délicates , bien fatigantes ; et l'on doit de grandes actions de grâce à ceux qui , ainsi que MM. les jurés du Tarn , veulent bien les remplir. On a dit que ce Bastide n'avait aucune couleur politique. Bastide était entré cependant dans la fédération de Rodez ; et on a eu peut-être tort de ne pas le dire ,

puisqu'il est convenu et démontré que c'est la cupidité qui a armé les assassins. En ne le faisant pas, on a laissé le moyen de récriminer à ceux qui prétendaient opiniâtement que l'esprit de parti était entré pour quelque chose dans cet épouvantable drame. Il est remarquable que c'est le 20 mars, sinistre anniversaire, que le cadavre de Fualdès est apparu sur les flots de l'Aveyron, et que la maison des Maçons, où l'on transporta ce cadavre, était le lieu où s'assemblaient les fédérés, sous la présidence de M. Fualdès. En disant donc que Bastide était lui-même fédéré, on aurait apaisé la rumeur publique et imposé silence aux calomniateurs, qui n'ont d'abord vu en tout cela qu'une affaire d'opinion. Mais nous voici dans Limoges.

Cette ville n'offre rien de remarquable aux voyageurs ; le pays n'est pas très-riche, et sa position n'est point favorable au commerce. Nous en partîmes sans regret, et nous dirigeâmes notre course vers Orléans. Le nom de cette ville est inséparable de celui de *Jeanne la pucelle* ; et ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous vîmes en ce lieu la statue de cette courageuse amazone. Elle vainquit les Anglais ; elle délivra la patrie, et sa renommée doit être éternelle. On sait que dans la suite ayant été prise au siège de Compiègne, les Anglais,

au lieu de la traiter comme prisonnière de guerre , la firent conduire à Rouen , où des évêques la condamnèrent comme visionnaire , impie et magicienne ; et celle qui chez les Grecs et les Romains aurait eu des autels , fut brûlée à petit feu dans une place publique. Mais l'histoire qui a marqué sa place parmi les héros , a couvert d'une honte ineffaçable les noms obscurs de ses assassins.

Nous arrivâmes enfin à Paris , et ce fut là que j'appris que l'aimable blondin qui nous avait annoncé qu'il connaissait madame Manzon , qui avait même cherché à nous faire entendre qu'il avait quelques droits à l'estime de cette dame , ne l'avait jamais vue. C'était tout bonnement un apprenti chirurgien-barbier qui , échappé de Condom , après avoir visité la cassette paternelle , allait à Paris , et qui , nouveau Figaro , se disposait , en portant sa trousse en sautoir , à parcourir ensuite à pied nos plus belles provinces , en faisant , la barbe à tout le monde , ainsi que son joyeux devancier.

CHAPITRE III.

*L'auteur s'établit à Paris. Ses premiers succès.
Arrivée de Rose Pierret..... On abandonne
madame Manzon..... Départ pour l'Angle-
terre.*

PARIS offre des ressources assurées à tous ceux qui ont de l'esprit ou de l'industrie. Au défaut de propriétés, on y fait valoir ses petits talens ou les heureux dons que l'on a reçus de la nature. Echappées de leurs villages, où elles ne portaient que des sabots, où elles n'avaient que des bonnets de toile roussâtre ou d'une mousseline grossière, les belles Cauchoises, les fringantes Languedociennes, les Bretonnes vives et piquantes, viennent revêtir leurs appas de ces robes précieuses que l'Inde a tissées, de ces schals que Cachemire a vu façonner. Le poète rural de province, qui était réduit à chanter dans le *Mémorial* ou dans la gazette du chef-lieu, arrivant dans la capitale, soit à pied, soit par le coche, trouve le moyen de lancer un vaudeville, ou de faire recevoir un mélodrame au théâtre de la porte Saint-Martin. L'avocat sans causes s'achemine vers Paris, s'annonce comme chargé d'excellentes affaires;

ses parens et ses amis lui en envoient en effet quelques-unes ; et bientôt lui-même s'érige en jurisconsulte profond , prend des titres , fait l'acquisition d'un cabinet , et devient enfin un grand homme. Depuis les *filles* les plus célèbres jusqu'aux hommes qui , soit dans les lettres , les sciences ou le barreau , ont acquis quelque renommée , tout vient de la province , tout est étranger à la fameuse Lutèce. Ces exemples devaient bannir mes craintes ; j'espérai donc , et l'on sait que l'espérance donne du courage. A peine arrivé à Paris , je dus chercher un logement commode , et dans lequel il me fût permis de recevoir *bonne et nombreuse société*. J'annonçai que cet appartement était destiné à madame Manzoni. Ce nom produisit un étonnement extrême ; on redoubla pour moi d'honnêtetés et de prévenances. Les plus beaux logemens me furent offerts ; et ce qui prouve que madame Manzoni était assez généralement estimée dans la capitale , c'est l'empressement avec lequel on paraissait disposé à la recevoir. Mais lorsque l'on apprenait que ce n'était pas cette dame elle-même , mais seulement son image qu'il fallait loger , j'éprouvais des refus nombreux. Les bons bourgeois de Paris craignaient que la foule ne vint gâter le parquet de leurs beaux salons , et j'étais éconduit , mais avec politesse. Je trouvai enfin un lieu pour placer

l'illustre Ruthénienne. Je la tirai du mystérieux asile dans lequel elle avait passé tout le temps de la route , et je la revis avec plaisir brillante de tout le charme , de tout le prestige pittoresque que l'artiste a su répandre sur son ouvrage. Ce n'était pas tout ; il fallait faire annoncer l'arrivée de cette dame dans Paris , gagner des prôneurs , payer des journalistes , et obtenir l'agrément de la police. Je connaissais peu la capitale : il fallut m'adresser à quelques compatriotes , qui voulurent bien m'aider dans mes démarches. *Les gascons prennent partout* , disait le bon Roi ,

Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père ,

et je m'aperçus que ce grand prince avait raison. Ces messieurs connaissent les avenues des bureaux , les comptoirs des journalistes , les cafés où l'on doit aller chercher des partisans. Les permissions les plus amples me furent accordées ; quelques bols de punch m'assurèrent des amis ; mais pour messieurs les journalistes , on n'obtient rien d'eux que par la voie qui fait réussir presque toutes les affaires humaines. On ne s'abouche pas directement avec les rédacteurs ; ces messieurs ne sont visibles que dans leurs feuilles ; mais leurs commis sont d'une dextérité , d'une impassibilité vraiment exemplaire ; ils veillent à l'ob-

servation des réglemens affichés dans le bureau : *vingt-cinq centimes par ligne* , lorsque l'objet à annoncer est peu de chose ; *le double* , quand il est intéressant. Cette taxe ne varie jamais , et je conserve , comme un monument , le reçu de dix francs cinquante centimes , que j'ai donnés aux commis de l'éternelle Gazette de France , pour faire savoir au public l'arrivée de madame Manzon à Paris.

Il est difficile que l'ouvrage d'un artiste de province plaise aux amateurs de la capitale ; cependant le tableau de mon *Apelle* obtint un succès unanime. On commençait à venir chez moi , et je concevais les plus flatteuses espérances , lorsqu'un événement inattendu vint détruire mes projets de fortune.

Tout peut devenir de mode à Paris. Il était du bon ton , dans les meilleures compagnies , de singer l'horrible aventure de Rodez. Etendu sur une table , l'homme le plus âgé de chaque société représentait Fualdès. Des dames s'amusaient à jouer le personnage d'Anne Benoît , et même celui de la Bancal , tenant l'horrible baquet et recevant le sang de la victime. Deux jeunes personnes figuraient l'héroïne du roman , et cette charmante *Rose* qui , selon quelques-uns , avait aussi paru dans la maison Bancal. On jetait dans cet extraordinaire amusement une sorte d'intérêt sur mademoiselle Pierret :

la beauté, la candeur qu'on lui supposait, en étaient la cause. J'ai même remarqué que l'on recherchait avec beaucoup plus d'empressement le portrait de Rose que celui de madame Manzon. Mais le premier n'existait pas, et je possédais l'autre. O instabilité des choses d'ici-bas ! Mes recettes augmentaient, j'allais devenir riche ; mais Rose Pierret arrive, mon sallon est désert ; tous les curieux vont contempler la merveille dans le café Beaujon. J'étais logé rue de l'*Orme sec* : il faudra peut-être bientôt aller chercher un domicile rue des *Jeûneurs*.

Jamais peut-être on ne vit un tel empressement ; jamais une petite personne ne fit autant de foule que la jeune Ruthénienne. Elle était un peu gauche, l'aimable enfant ! cependant elle reçut d'assez bonne grâce les complimens, les couplets, les calembours des curieux. On parut abandonner entièrement M.^{me} Manzon, pour aller voir ce témoin qui devait dire tant de choses, qui n'a rien dit, et qui jouit d'une réputation, à la formation de laquelle ont puissamment contribué les mémoires dont le Sténographe parisien a bien voulu être l'éditeur.

« Rose Pierret, vous êtes bien gentille ; mais pourquoi êtes-vous venue sitôt dans Paris ? Vous m'avez ruiné, ou plutôt vous m'avez empêché de m'enrichir ! Vous étiez si bonnes amies, vous et madame Manzon ; pourquoi vous êtes-

vous brouillées ? pourquoi la poursuivez-vous jusques dans Paris ? Est-ce à moi que vous en voulez ? Non , c'est à l'argent des Parisiens ; et votre calcul n'est pas si mal combiné. Vous êtes à la mode , et vous êtes faite pour l'être. Voyez , on quitte pour vous et les chefs-d'œuvre de la scène française , et les tréteaux du mélodrame. Les montagnes russes elles-mêmes , cet amusement baroque qui nous a été porté par les Kosaques , et qui aurait dû disparaître avec eux , ne sont plus couvertes de ces gens qui allaient s'y faire *ramasser*. Les chapeaux à la Manzoni vont faire place aux bonnets à la Pierret. Vous vouliez des écus ; il en pleut dans votre comptoir. O Rose ! on vous l'a dit , il n'y a pas dans votre moral le quart de l'étoffe qu'il faut pour faire une femme célèbre ! Encore une ou deux soirées , et puis partez ! Ne mettez pas toutes les bourses à sec , et laissez quelque chose pour madame Manson et pour son triste chevalier ! »

J'adressais cette exhortation pathétique à celle qui causait tous mes ennuis ; et je le faisais en me promenant à grands pas dans mon sallon , alors désert ; mais je pense que je n'aurais pas mieux réussi , si j'avais prononcé ce discours au milieu du café Beaujon. La prospérité endurecit le cœur et le rend insensible aux demandes les plus touchantes.

Dorlis était presque pauvre , il y a deux ans , et cependant il faisait l'aumône ; il a maintenant un hôtel , une voiture , six laquais et un bon cuisinier : *Dorlis* est devenu sourd aux instances des misérables qui lui demandent du pain.

Je rêvais tristement sur mon malheur ; j'accusais le destin qui m'avait ravi à mes occupations , à ma petite aisance , pour me transporter à près de deux cents lieues de ma patrie , afin de voir mes plus beaux rêves s'évanouir peut-être pour jamais , lorsque trois ou quatre personnes entrant à la fois vinrent m'arracher à mes tristes pensées. Ces messieurs examinèrent le tableau ; et un Anglais qui se trouvait dans le nombre , m'engagea fortement à aller faire un tour dans son pays. « *London* , me dit-il , est une grande ville où les artistes sont mieux récompensés que dans Paris ; le prix des vivres y est assez confortable , et le passage n'est rien ; il n'est aucun gentleman qui n'aille voir votre héroïne , et qui ne vous donne une marque particulière de son estime. Croyez-moi , mon cher , allez en Angleterre , et vous ne serez pas désappointé. »

Les assertions de cet Anglais firent sur moi l'impression la plus vive ; et comme j'avais depuis long-temps formé le projet d'aller voir les bords de la Tamise , je crus que je pourrais

le faire avantageusement en traversant la Manche avec madame Manzon. Je fus encore excité à faire ce voyage par les lettres que je reçus de Toulouse. « Partez , me disait-on : *les Anglais sont curieux , généreux surtout. Trois mois de séjour à Londres , et votre fortune est faite.* Je savais bien qu'il fallait beaucoup rabattre sur l'article de la générosité, mais néanmoins je crus que ce voyage me serait avantageux. Allons , belle dame , apprêtons-nous à partir ; allons philosophiquement examiner à laquelle des deux orgueilleuses cités qui dominent sur la France et sur l'Angleterre, on doit donner la préférence ; voyons dans quelle contrée les arts sont mieux cultivés , les connaissances plus répandues , les talens plus honorés ; décidons enfin quelle contrée mérite la primauté , et voyons si l'orgueil national ne nous a point abusés en faveur de notre belle patrie.

VOYAGES
DE
MADAME MANZON
EN FRANCE, EN ANGLETERRE
ET A CONSTANTINOPLE.

~~~~~  
II.<sup>e</sup> LIVRAISON.  
~~~~~

VOYAGES

ET

MADAME MAISON

EN FRANCE EN ANGLETERRE
ET A CONSTANTINOPLE

LE DIVAN

CHAPITRE IV.

Voyage.... J'arrive à Londres. Peu de personnes viennent rendre hommage à mon héroïne. Détails sur l'Angleterre et sur les mœurs des habitans de cette contrée.

RIEN n'est plus facile que de se diriger de Paris vers les différentes capitales de l'Europe. Je pris donc place avec madame Manzon dans la Diligence qui part régulièrement pour Calais. Ce n'est pas sans un vrai sentiment d'orgueil que je vis les murs de cette ville qui résista si long-temps aux léopards, et qui donna de si éclatantes marques de fidélité et de patriotisme, à une époque où l'Angleterre menaçait la France de lui imposer un joug de fer. *Allons, pressez-vous, monsieur; le paquebot va mettre à la voile.* Tel fut le cri qui me fut adressé peu de temps après mon arrivée à Calais. Eh bien, embarquons-nous donc! Rivages chéris de ma patrie, adieu pour quelque temps! Je vous reverrai bientôt, j'espère, avec un doux ravissement! On peut aller chercher sur des bords étrangers à réparer les torts de la fortune; mais le premier

désir du cœur est de revenir dans les lieux où l'on a reçu le jour. Le dicton , *ubi benè, ubi patria* , est anti-français , et ne peut être la devise du chevalier de madame Manzon.

On sait que les paquebots , espèces de coches , renferment une foule de passagers. Là se trouve une réunion d'originaux que l'on chercherait vainement ailleurs. Les uns gardent un silence profond , tandis que les autres étourdissent par leur babil incommode. Je me trouvai par hasard placé près d'un officier anglais qui revenait dans son pays , après avoir parcouru la Grèce , l'Italie et la France. Il me parla beaucoup de ce qu'il avait vu de remarquable dans ces différentes contrées. « *Il n'y a que nous qui aimons vraiment les arts , me dit-il ; aussi , voyez : nous enlevons de l'Archipel et de la Grèce tout ce qui rappelle l'ancien état de ces contrées ; les monumens des arts qui y subsistaient encore , sont , par nos soins , transportés en Angleterre. Les Turcs sont des ignorans qui ne connaissent pas le prix des belles choses , et les Grecs modernes ne sont pas dignes de les posséder. Il n'y a que la Grande Bretagne qui mérite le précieux avantage d'offrir à l'admiration les chefs-d'œuvre du siècle de Périclès. Vos Français ont crié à la barbarie , lorsque nous avons enlevé les bas-reliefs des temples d'Athè-*

nes ; mais nous n'avons agi que d'après un firman du Grand-Seigneur ; au lieu que vous, c'est par la violence , par le droit du plus fort , que vous aviez rassemblé dans votre Musée de Paris un si grand nombre de chefs-d'œuvre. » --- Eh ! monsieur l'officier , s'écria un jeune homme , qui jusqu'alors n'avait pas pris part à notre conversation , vous osez vanter les prétendues conquêtes que les Anglais ont faites depuis quelque temps en faveur des beaux arts ? Ne savez-vous donc pas que c'est en profitant de l'ignorance des Turcs , de la faiblesse et de l'esclavage des Grecs , que l'Angleterre parvient à dépouiller chaque jour , de ses plus précieux monumens , la terre classique des arts et de la liberté ? L'histoire dira que le temps et les Barbares avaient respecté les propylées d'Athènes , et que les Anglais ont détruit ou mis en état de ruine , par l'effet de la poudre à canon , ces antiques monumens qui retraçaient de si glorieux souvenirs. La victoire avait rassemblé dans Paris les chefs-d'œuvre des arts , mais jamais la France ne s'est déshonorée , en chargeant ses mineurs de faire sauter les murailles des temples de l'Égypte et de l'Italie. La spoliation de nos Musées n'honorera pas non plus l'Angleterre ; et si ce sont des alliés qui se comportent ainsi , que ne feraient donc pas des

ennemis déclarés ? » L'officier anglais allait répondre ; et je craignais qu'une dispute assez vive ne vînt à s'engager entre ces deux messieurs , lorsqu'un honnête négociant vint rompre la conversation. « Vous allez en Angleterre , me dit-il ; connaissez-vous la langue du pays ? » --- Ma foi , répliquai-je , ainsi que Figaro , de comique mémoire , je ne sais que le fond de langue , *goddem !* --- Je vous plains , monsieur , dit alors cet honnête homme ; pour peu que vous ayez besoin de vous produire dans le monde , il faudra que vous preniez un interprète. Vous trouverez , il est vrai , bien des gens qui font à Londres ce métier : ce sont des marchands ruinés , des banqueroutiers qui y ont été chercher un asile ; et même des officiers à demi-solde qui , depuis la réduction des armées britanniques , cherchent tous les moyens possibles d'améliorer leur existence. Méfiez-vous souvent des personnes qui viendront vous offrir des services ; tout est vénal en Angleterre , et vous pourriez trouver quelque gentleman qui se ferait un vrai plaisir de vous tromper. -- Mais , monsieur , lui dis-je , on vante cependant la générosité anglaise ; ce peuple jouit d'une grande renommée en Europe. --- Monsieur , répliqua-t-il , je sais qu'on trouve dans la contrée , où nous allons actuellement , des personnes bien respectables ; des philoso-

phes dignes de la plus grande estime ; des publicistes et des hommes d'état qui méritent une grande considération. Mais aussi, combien ne voit-on pas de charlatans politiques sur le pavé de Londres ? La manie des brochures nous est venue de ce pays , et a été malheureusement adoptée à Paris. La littérature anglaise s'est presque entièrement éclipsée ; la patrie des Sakespear , des Pope , des Dryden , n'a plus que de méchans faiseurs de romans , et des écrivains politiques qui , la plupart , n'ont pas le sens commun. Je crains bien qu'en France la manie de discuter sur l'administration n'occasionne la chute entière du bon goût ; et je suis d'autant plus fondé à avoir des craintes à ce sujet , que je vois nos meilleurs auteurs s'adonner à ce genre , qui peut bien leur rapporter de l'argent , mais qui , n'ajoutant rien à leur gloire , diminuera beaucoup celle de la nation.

En voyageur qui connaît les règles , je devrais placer ici une tempête ; mais , quoique gascon , j'aime la vérité. Nous eûmes le plus beau temps du monde. Je débarquai à Douvres , et je ne pensai guère que dans ce pays où les arts sont si aimés , comme l'assurait l'officier anglais , j'allais payer des droits énormes pour le portrait de madame Manzon. Les commis anglais , stationnés sur le port , sont encore

plus alertes que ceux des barrières de la bonne ville de Toulouse : ce qui n'est pas peu dire assurément. Il fallut faire la déclaration des objets que je portais avec moi. Le tableau fut tiré de la caisse qui le renfermait , et sa surface calculée. J'eus beau réclamer , il fallut payer tant *par pied carré* , ou renoncer à conduire madame Manzon sur les rives de la Tamise. Le négociant français qui m'avait parlé dans le paquebot , fut témoin de mon aventure , et chercha à me consoler. « *Vous avez donné*, me dit-il , *cent quatre-vingt-cinq francs pour obtenir la permission de laisser passer un petit tableau ? cela est dans l'ordre. Messieurs les Anglais , qui se disent si amoureux des beaux arts , ont peu d'artistes nationaux ; leur école est au-dessous du médiocre ; de sorte que , s'ils laissaient entrer dans leur île , sans les soumettre à des droits excessivement élevés , les productions des artistes italiens , français ou flamands , il en résulterait que les peintres anglais seraient sans pratiques. L'orgueil a aussi une grande part dans cette détermination. Ici vous trouverez beaucoup de jactances , beaucoup d'astuces , mais point de vrai talent. »*

Ce que je venais de voir m'avait fâché. Je croyais arriver dans un pays de liberté , et où le fardeau des impôts était très-léger ; au

lieu de cela , je voyais que je m'étais trompé ; et les cent quatre-vingt-cinq francs qu'on venait de me soutirer , excitaient en moi de vifs regrets. Mais le sort en était jeté : il fallut , sans délai , me rendre à Londres. Les routes d'Angleterre sont très-belles ; les voyages coûtent cher ; mais comme les chevaux sont vifs , on arriva bientôt. Dirigeons-nous donc vers la capitale.

Je vous ferais grâce , ami lecteur , du récit de mon voyage , depuis Douvres jusqu'à Londres , si un petit accident qui nous arriva , ne me paraissait pas digne d'être raconté.

Les belles routes que possède l'Angleterre ne sont pas les plus sûres du monde. Rien n'est aussi commun que d'apprendre qu'on y a arrêté les voitures publiques ou particulières. Des gens bien mis viennent , le pistolet à la main , demander la bourse aux voyageurs. Nous étions à peine à trois postes de Douvres , lorsque deux cavaliers bien montés parurent aux portières de notre carrosse , en nous présentant le bout de leurs armes , et nous demandèrent la passade. Ces messieurs n'avaient pas mauvaise mine. Ils s'annoncèrent comme des fils de bonne famille , des gentlemans qui étaient obligés d'avoir recours à la libéralité des voyageurs. Chacun mit la main à la poche , et ces messieurs se contentèrent d'une somme

qui s'éleva à peu près à dix livres sterlings. Ils nous souhaitèrent ensuite un bon voyage , et nous prouvèrent , par la vitesse avec laquelle ils disparurent , toute la bonté de leurs chevaux. Je dois ajouter que l'un d'entr'eux fut arrêté peu de temps après à Londres , dans King-streat , et condamné ensuite à être pendu. Ce malheureux ne parut pas affecté de cette sentence ; il donna un grand déjeûner à ses amis , qu'il avait pris soin de rassembler , et qui étaient vêtus de noir. Après le repas , le patient , en habit de deuil , monta en carrosse avec ses plus intimes , et le reste de la compagnie suivit dans quelques voitures qui attendaient devant la porte de la prison. Parvenu au lieu du supplice , le condamné embrassa tous ces messieurs , les pria de boire , à son intention , une bouteille de vin de Madère ; monta ensuite avec beaucoup de fermeté sur la fatale échelle , et fit le saut de la meilleure grâce du monde.

Nous avions dans notre voiture un alderman de la cité , homme très-gai , et qui parlait un peu français. Il nous raconta qu'il avait gagné , le mois passé , un procès assez singulier contre un amoureux de sa fille. Voici le fait. Un étudiant cherchait depuis long-temps à s'insinuer dans les bonnes grâces de la jeune personne , et chaque soir il allait ou chanter ou

jouer de quelque instrument sous les fenêtres de sa belle. Ennuyé des romances et des sérénades du galant , le père lui jeta , pendant la nuit , le contenu d'une cassolette peu odoriférante. Furieux d'une telle marque de mépris , l'étudiant appelle le père en justice , et demande des dédommagemens proportionnés à la gravité de l'injure. Mais l'alderman obtient son relâche , en observant que le jeune homme était venu sans avoir été invité , et que par conséquent il ne devait s'attendre qu'à avoir *la fortune du pot*. Cette plaisanterie , d'un assez mauvais goût , avait été recueillie par les journaux anglais , et fesait , lors de mon arrivée , les délices des trois royaumes.

Si j'avais eu quelque peine à m'établir à Paris avec madame Manzoni , j'en éprouvai beaucoup plus pour me loger dans Londres. Cette ville immense , où je cherchai en vain des monumens dignes d'être comparés à ceux que j'avais vus dans ma patrie , me parut peu propre à faire réussir mes projets. Toujours occupés de calculs et de spéculations , les négocians paraissent ignorer l'existence même des beaux arts ; c'est à la taverne qu'ils vont se délasser de leurs travaux. On trouve bien dans la noblesse quelques amateurs , mais c'est encore à la taverne que ces messieurs vont prendre leurs ébats. Cependant quelques-uns

d'entr'eux , qui avaient lu dans les journaux les débats des assises d'Albi , vinrent présenter leurs hommages à madame Manzon. Ils vantèrent son esprit , plaignirent ses malheurs ; et l'un d'eux me dit en mauvais français : « *Si miladi eût été en Angleterre , une souscription aurait bientôt adouci son sort ; mais , vous autres Français , vous admirez les talens ; vous versez des larmes sur l'infortune , mais vous ne donnez pas un sol aux malheureux.* » Je trouvai que l'Anglais avait raison.

Un capitaine de la marine espagnole , qui , étant proscrit dans son pays , avait été chercher un asile en Angleterre , venait quelquefois me voir ; et ses conversations très-amusantes diminuaient un peu l'ennui qui déjà commençait à me gagner. Nous parlions un jour de la philanthropie anglaise , et je m'extasiais sur les soins que prenait la Grande Bretagne pour l'extinction absolue de la traite des Nègres. « Eh quoi ! vous aussi , me dit-il , vous êtes la dupe de cette jonglerie ? Sachez , mon cher ami , qu'en interdisant aux autres nations ce commerce , qui sans doute est odieux et inhumain , les Anglais se sont , en quelque sorte , réservé le droit de le faire exclusivement. J'ai été six fois à la traite , et deux fois mon vaisseau a été pris par ceux que les Anglais entretien-

nent sur les côtes d'Afrique , pour donner la chasse aux bâtimens négriers. Vous imaginez peut-être que ceux qui prirent mon vaisseau et ma cargaison devinrent les libérateurs des Nègres , et les rendirent à leurs familles éplorées ? vous vous trompez. Bien loin de les ramener dans les lieux d'où ils avaient été arrachés , les Anglais les conduisirent dans leur colonie de *Siena-Leone*. C'est là qu'ils rassemblent tous les Nègres qu'ils arrachent aux navigateurs européens ; c'est là qu'ils les font travailler , qu'ils les enrégimentent , et qu'ils préparent de loin la conquête de l'Afrique. Au reste , ne croyez pas que la condition des Nègres soit plus digne de pitié dans les colonies espagnoles , que dans les lieux qui les ont vu naître ; le contraire est démontré. Divisés en une multitude de tribus , sous de petits tyrans qui les oppriment , sans cesse en guerre les uns contre les autres , ils éprouvent tous les maux qu'engendrent et l'anarchie et le despotisme. J'en ai vu quelquefois venir volontairement à mon vaisseau , préférant devenir mes esclaves , que d'être ceux des petits rois de la Nigritie. Il m'est souvent arrivé de recevoir sur mon bord la visite de l'un de ces petits tyranneaux , qui venait voir mes marchandises et me proposer des esclaves. Le misérable n'en avait point ; mais , dans la nuit , il allait atta-

quer un village voisin , et m'amenait les habitans qu'il avait surpris dans le sommeil. D'autres fois , ces prétendus souverains faisaient enlever leurs sujets , et me vendaient même jusqu'à leurs propres enfans. Dans mon avant-dernier voyage , un roi qui était venu le jeudi m'offrir des esclaves , me fut amené le vendredi comme esclave lui-même , par un potentat du voisinage ; celui-ci m'avait trompé plusieurs fois , et je résolus de me venger. Il était venu , accompagné de sa cour , de ses ministres , de ses femmes et de ses concubines ; tout cela faisait une suite nombreuse , et pouvait compléter ma cargaison. Pendant un grand repas que je lui donnai , et où l'eau-de-vie ne fut pas épargnée , je fis lever l'ancre ; et le roi vainqueur , et le roi vaincu , furent à la Havane cultiver les cannes à sucre , et sarcler des champs de maïs. Rien n'est plus respectable que les motifs qui ont engagé les puissances européennes à renoncer à la traite des Nègres ; mais il ne faudrait pas que l'on abusât de cette renonciation , et que , sous le prétexte spécieux de rendre à la liberté des hommes auxquels on l'a ravie , on les entraînat dans un plus dur esclavage , et qu'on en fit les élémens d'une grandeur future..... Mais , continua le capitaine espagnol , nous voilà bien loin , mon cher chevalier , et de madame

Manzon, et des coupables auteurs de l'assassinat de M. Fualdès. Vous avez cru que cette cause était en quelque sorte *européenne*, parce que les journalistes étrangers ont copié, à ce sujet, les articles des journalistes français. Mais ne savez-vous donc pas que ces gens-là ne vivent que de copies ? J'ai été, hier matin, dans la boutique de l'un des plus fameux libraires de Londres ; on y parlait de vous, ainsi que de la procédure ; et comme ce libraire est le seul qui ait entrepris de fournir des bulletins aux curieux d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, il nous prouva, par ses registres, qu'il n'en avait placé que cinquante-deux dans tous ces pays-là. Ne vous étonnez donc pas du peu d'empressement que l'on met à venir voir madame Manzon. L'original a beaucoup d'esprit, et a acquis parmi vous une renommée passagère ; la copie est bien, elle honore l'artiste à qui on la doit ; mais, malgré tout cela, vous ne ferez pas fortune. Il aurait peut-être mieux valu apporter ici les figures de Jausion et de Bastide ; ils ont été convaincus d'un grand crime, mais ils ont montré de la fermeté, et ils sont morts en protestant de leur innocence. Cela aurait beaucoup plus frappé les esprits anglais, que la vue d'une femme qui se porte bien, et qui a publiquement annoncé qu'elle voulait vivre pour faire enrager ses ennemis. »

Cette dernière partie du discours de l'Espagnol me fit une vive impression. Je résolus donc de chercher les moyens d'ajouter à l'intérêt que pouvait inspirer l'illustre Clarisse ; mais cela était un peu difficile , surtout dans un pays où je n'avais presque aucune relation. Pour mieux y songer , je résolus de sortir de la ville , où l'atmosphère , surchargé de gaz méphytiques , et de l'horrible vapeur du charbon de terre , appesantit la tête et asphyxie en quelque sorte l'imagination. Je fus donc dans la liberté de la campagne respirer un air plus pur.

Les lieux voisins de Londres offrent bien , grâce à quelques décorateurs de jardins , des aspects qui ne sont pas dépourvus d'agrémens ; mais il manque là le beau ciel de ma patrie. En Angleterre , la nature , parée de toute sa magnificence , n'offre qu'un aspect lugubre et monotone. On chercherait en vain , autour de Londres , ces vergers délicieux où Pomone étale tous ses dons. Le baronnet , le gentleman , l'officier et le matelot , également avides de fruits , parcourent les rues , en portant sur la main , ou sur une feuille de chou , des groseilles qui n'ont pas encore atteint une maturité complète , et que cependant ils paraissent manger avec sensualité. Fatigué d'avoir parcouru une grande partie des envi-

rons de la ville , sans avoir trouvé rien de beau ; et voyant la nuit s'approcher , je me disposais à regagner mon domicile , lorsque , à l'extrémité d'un faubourg , je remarquai une enceinte complantée de rosiers et de chèvrefeuilles , de hauts peupliers , de noirs cyprès ; quelques saules pleureurs en ombrageaient l'étendue. La porte était ouverte , j'entrai ; et bientôt une multitude de petits monumens , et des pierres sépulcrales symétriquement arrangées , et couvertes d'inscriptions , m'annoncèrent que j'étais dans un cimetière. Ah ! m'écriai-je , les Anglais ont au moins du respect pour les morts , au lieu que dans ma belle France on néglige un peu trop ce devoir sacré. Paris seul offre en ce genre quelque chose de remarquable ; mais , mon pays ! ah ! quelle différence ! Si un fils pieux , un époux inconsolable fait mettre une pierre sur le dernier asile où repose l'objet de toutes ses affections , les fossoyeurs ont bientôt détruit ou dérangé ce monument , qui les embarrasse , disent-ils. De retour dans mes foyers , je pourrai donc vanter avec certitude la piété des Anglais ! Comme je prononçai assez haut ces paroles , un monsieur , que je n'avais pas vu , s'approcha de moi , et mit un terme à mon admiration sentimentale. Ce monsieur est Français , et très-connu par les nombreux libelles qu'il a

publiés pendant les premières années de la révolution.

Vermisseau , né du cul de Desfontaines ,

successeur du fameux *Morande* , pamphlétaire impudent , il a continué son métier sur les bords de la Tamise. Le drôle ne manque pas d'esprit. « Monsieur , me dit-il , vous cesseriez d'admirer les cimetières de Londres , si vous vouliez vous donner la peine d'y passer une heure avec moi , vous verriez que la plupart de ces monumens n'ont été élevés que par la vanité. Quelques-unes de ces épitaphes sont singulières ; et en voici une devant nous qui conserve la mémoire d'un fameux usurier qui , mourant ainsi qu'il avait vécu , trouva le secret singulier de prêter à intérêt , même après son trépas. Lisons cette épitaphe :

Heve is buried John Pultew vrho died
On the lenth of july 1754 , bequeathed moeny
Alms to this parish , et a hundred
Pounds to be lent to fisteen tradesmen
For three yeans , the borrowerr being tobe
Changed ou every therd year , by the
Rate of fisty shillings per cent ; the gains
Of such a bargain shalt be distributed to the poor.

Cela veut dire : « Ici est enterré John Pultew , mort le 10 juillet 1734 , qui a légué diverses charités à cette paroisse , et cent livres sterlings,

sterlings , pour les prêter à quinze pauvres marchands, de trois en trois ans, en changeant les parties chaque troisième année, à cinquante schellings par an d'intérêt, dont le gain sera distribué aux pauvres. »

Vous voyez que l'on fait ici de singulières fondations. Tout est marchand en Angleterre; chacun s'y mêle d'usure; tous les esprits sont tournés vers le calcul; ce que l'on chérit le plus, c'est l'argent; et à la Bourse, ainsi qu'à la taverne, l'on entend répéter ce proverbe bien anglais : *La vertu d'un marchand gît dans son coffre fort.* — *The virtue of a merchant lies in his strong-box.* »

A peine ce monsieur finissait ces mots, que j'entendis quelques soupirs et des mots entrecoupés. Je crus, et cela était bien naturel, que c'étaient des personnes affligées qui venaient gémir sur les tombeaux de leurs proches ou de leurs amis; mais monsieur le pamphlétaire me détrompa bientôt. « En décrivant les mœurs anglaises, me dit-il, le général Pillet a remarqué, avec raison, que le cimetière de chaque paroisse était le lieu du rendez-vous des jeunes gens des deux sexes; et l'on pourrait mettre au-dessus de la porte de ces enceintes lugubres, qui partout ailleurs inspirent l'effroi, ce vers si connu que l'on lisait autrefois à Toulouse :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ. (1)

En général : *The church-yard of the parish is changed into à bawdy place.* (2)

Je vis , en effet , plusieurs couples entrer mystérieusement dans le cimetière , et s'asseoir sur la verte pelouse. J'entendis prononcer les paroles d'amour , et je m'écriai avec un de nos poètes :

Astres brillans , éclipez-vous !
O nuit , viens couvrir de tes ombres
Et les amans et les jaloux !

En effet , il commençait à faire nuit ; nous rentrâmes en ville. En passant devant un café , j'invitai mon *Cicerone* à entrer avec moi. Je demandai de la bière ; mais comme je m'exprimais fort mal en anglais , un gros joufflu de garçon s'aperçut que j'étais étranger , et me régala d'une sottise que j'avais souvent entendu répéter à mes oreilles dans les rues de Londres , mais dont je n'avais pas compris le vrai sens. La phrase était courte : *god-damm you french rascal*. Si je demandais à un anglais le chemin pour aller dans telle ou telle partie de la ville ;

(1) Ici la mort se plaît à secourir la vie.

(2) Le cimetière de la paroisse se change ainsi en mauvais lieu.

si je trouvais trop chers les mauvais ragoûts de mon traiteur , j'entendais tout de suite les mots *god-damm you french rascal*. -- Cela signifie , me dit alors mon compagnon , S.... C..... *de français*. C'est une des marques d'amitié que les habitans de cette contrée se plaisent à nous prodiguer. Il finissait de me donner cette explication , lorsque milord Jakinson entra dans le café avec un autre seigneur. Ils nous reconnurent pour Français ; et milord Jakinson , l'un des plus fameux boxeurs des trois royaumes , vint s'asseoir près de nous , et nous vanta tous les charmes de la Grande Bretagne. Il donna des éloges à tous les plaisirs auxquels on s'y livre , depuis celui de la course , qui ruine quotidiennement une douzaine de lords , jusqu'aux coups de poings que l'on se distribue , soit en bonne compagnie , soit avec les polissons des rues. Il finit sa sotte énumération par me proposer de goûter de l'un de ces plaisirs , c'est-à-dire , de boxer avec lui. Je lui répondis qu'en France il n'y avait que les crocheteurs seuls qui avaient adopté ce genre de récréation. Il prit ma réponse pour une injure , et m'assena un coup de poing , en me disant l'injure ordinaire : *god-damm you french rascal*. J'esquivai sa main , et distribuai à milord quelques coups de canne , qu'il reçut le plus galamment du monde. Mais ses compatriotes

prirent la chose moins patiemment , et firent pleuvoir sur moi les bouteilles et les pots , tout en répétant leur éternelle injure : *god-damm you french rascal*. Je me retournai vers mon compagnon ; mais cet honnête homme avait disparu. A ce trait de courage , je reconnus ce vil pamphlétaire qui , après avoir médité de tout le monde , a fini par mériter la confiance du roi nègre d'Haïty , et du comte de Limonade , son premier ministre. Il était temps de songer à la retraite ; les Anglais paraissaient déterminés ; ils étaient trente , et j'étais seul. Je gagnai donc la porte , non sans distribuer quelques coups à ceux qui voulaient fermer le passage. Je profitai ensuite du tumulte qui s'excita dans la rue entre plusieurs matelots ivres ; je me glissai dans la foule , et j'échappai aux partisans de milord Jakinson.

Lorsqu'on ne connaît point la topographie de Londres , on peut facilement s'égarer dans les nombreuses rues qui la coupent en tout sens ; c'est ce qui m'arriva. Je me perdis en cherchant mon hôtel , et j'arrivai sur les bords de la Tamise , dans un lieu sale et assez mal éclairé. J'y rencontrai deux ou trois bateliers , auxquels je demandai mon chemin ; je leur parlai français. Ils se regardèrent , s'élançèrent aussitôt sur moi , et m'entraînèrent vers la Tamise , en cherchant à me débarrasser ,

tout en chemin faisant , de ma montre et d'autres objets qui allaient , suivant eux , me devenir inutiles. Le danger double le courage : je parvins à m'arracher de leurs mains , et je les chargeai si vigoureusement , qu'ils prirent la fuite , en s'écriant : *god-damm you french rascal.*

Débarrassé de ces malfaiteurs , je me dirigeai vers une rue assez fréquentée. J'avais été trop malheureux en demandant le chemin de mon logement , pour chercher à m'exposer peut-être à quelque chose de pis , en le demandant encore. Au reste , cette rue paraissait peuplée de gens très-pacifiques. On voyait paraître à quelques fenêtres des demoiselles qui répétaient souvent *Will you get up ?* ce qui signifie : *voulez-vous monter ?* Deux de ces personnes qui promenaient nonchalamment vinrent à moi , et l'une d'elles me dit d'un ton presque sentimental : *Nothing is so pretty as love* (1); l'autre , en me tirant par la manche , me dit : *M. french man , j live at the royal square* (2).

Je me débarrassai , comme je pus , de ces belles dames , et je rencontrai , à quelques pas de là , le capitaine espagnol dont j'ai parlé plus haut , et qui voulut bien me reconduire chez

(1) Rien n'est si joli que l'amour.

(2) M. le Français , je demeure à la place royale,

moi. Fatigué de ma course , je me couchai ; et bientôt un songe extraordinaire opéra la plus vive impression sur mon esprit.

Je me crus transporté dans la ville de Rodez , et dans ce repaire odieux où l'on avait commis le crime le plus épouvantable. Bastide et Jausion m'apparurent tout sanglans ; leurs regards étaient farouches , leurs cheveux hérissés. Ils me menacèrent , en me montrant le couteau avec lequel ils avaient frappé leur victime ; et d'une voix sépulcrale Bastide m'adressa ce discours.

« Malheureux ! puisque tu voulais aller porter sur des bords étrangers le hideux souvenir de nos forfaits , pourquoi n'y transportais-tu pas aussi notre image ? Pourquoi n'y montrer que celle de la femme étonnante , qui a déchiré le voile qui couvrait nos iniquités ? Les Anglais sont familiarisés avec l'idée du crime ; ils recueillent avec avidité les récits des attentats contre la société , et leurs artistes gravent sur l'airain les traits des coupables. C'étaient donc nos images que tu devais offrir à ce peuple , qui ne recherche que les émotions les plus fortes. Notre crime a été découvert ; une horrible punition nous a retranchés du nombre des vivans. Donne-nous une nouvelle existence ; offre nos portraits à l'Europe entière ; mais cache celui de la femme qui causa

tous nos malheurs ; dérobes-lui son outrageante célébrité ; nous seuls avons le droit d'y prétendre. »

Après avoir fini ce discours , Bastide disparut avec son beau-frère. J'étais glacé d'effroi ; mais je fus bientôt rassuré par une plus douce vision. Clarisse Enjalran , ayant à ses côtés l'aimable Allah , parut dans une gloire resplendissante de clarté ; ses traits n'étaient plus altérés par le malheur. Elle me sourit agréablement et me dit : « Vous avez fait beaucoup pour moi , mais presque rien pour votre fortune. Ainsi que le Sténographe parisien , vous êtes devenu mon chevalier ; mais vous espérez un salaire. Il en a obtenu un , lui qui ne voulait , disait-il : que m'obliger ; vous en recevrez un proportionné à vos travaux , vous qui ne demandez rien. En attendant , je vous accorde mon estime ; mais quittez l'Angleterre. Attendez qu'une nouvelle procédure vienne me rendre ma ci-devant renommée. Vous finiriez par vous ruiner ici ; revenez à Toulouse , et croyez que ce n'est pas sur les terres britanniques que l'on peut s'enrichir avec les productions des arts. » Madame Manzon disparut , et il ne me resta de mon songe qu'un souvenir ineffaçable , et le désir de quitter le plus promptement possible les rivages de la Tamise.

CHAPITRE V.

Mon association avec un autre possesseur de portraits..... Milord Jakinson et quelques autres gentlemans conspirent contre M.^{me} Manzon et contre moi..... Adieux à l'Angleterre..... Arrivée de l'auteur à Toulouse, et conclusion de l'ouvrage.

JE n'avais pas de temps à perdre si je me décidais à repasser la mer. Mes finances étaient presque épuisées, et mes recettes nulles. Décidé à partir, je sortis pour faire les préparatifs de mon voyage. Je rencontrai dans la rue un autre Français qui, plus adroit ou plus heureux que moi, gagnait beaucoup d'argent en faisant voir quelques tableaux; mais ces tableaux rappelaient des scènes politiques, ou des personnages fameux par les derniers événemens qui ont ébranlé l'Europe. Ces objets plaisaient aux Anglais, qui ont eu tant de part à ces grandes commotions. Ce Français me proposa de m'associer à lui, ou plutôt de mettre M.^{me} Manzon dans sa galerie. Le désir du gain m'avait conduit en Angleterre; il se présentait une occasion favorable de faire quelques profits, je ne devais pas la refuser.

Il fut donc convenu entre nous que madame Manzon serait transportée en secret dans le domicile de mon associé. La translation eut lieu , et le lendemain matin un jokai , placé devant la porte , criait aux passans: *Gentleman , hereis tō be sem the french alceste nho saved his bridegroom , aud the celebrated M. . . . who caused the murderers of M. Fualdes to be beheaded. Come in Gentleman ; it costs but the trifle of five shillings.* (1)

Pour le coup j'eus le plaisir de voir un assez grand nombre d'amateurs ; les dames surtout vinrent nous rendre visite. Il paraissait piquant de remarquer dans le même sallon deux femmes qui ont depuis peu de temps acquis une grande célébrité , l'une en se dévouant pour son mari , l'autre en faisant enfin triompher la justice. Mais , et je crois que la dame de mes pensées ne sera pas fâchée de l'apprendre , les regards se tournaient plutôt vers madame de la Valette que vers elle. On rendait justice sans doute à son esprit , à la générosité avec laquelle elle avait voulu soustraire à la rigueur des lois celui qui lui avait sauvé la vie. Cependant , quoique

(1) Messieurs , c'est ici que l'on voit l'illustre Française qui a sauvé son époux , et la dame qui a fait punir les assassins de M. Fualdès ; entrez , Messieurs , cela ne coûte que la bagatelle de cinq shillings.

je fusse son chevalier , je ne pouvais m'empêcher d'avouer qu'elle s'était mise dans une position moins favorable que celle qui , bravant tous les dangers , avait arraché à une mort certaine un époux tendrement chéri.

Comme chaque chose a son terme , je vis que celui de mon tardif succès allait bientôt s'approcher , et je résolus de le prévenir en revenant dans ma terre natale. Quelques Gentlemans avaient trouvé mauvais , je ne sais pourquoi , que l'on eût exposé le portrait de M.^{me} Manzon. Ces Messieurs , qui ne se piquaient pas de civilité , avaient même annoncé hautement qu'ils enverraient la populace pour lacérer mon tableau. On m'assura même que milord Jakinson , se rappelant que je n'avais pas voulu boxer avec lui , et que je lui avais même donné , devant témoins , une leçon de politesse , s'était réuni aux mécontents , et les engageait à presser l'événement. *Jonh Bull* est facile à émouvoir , et je devais redouter les effets de sa colère. Déjà des gredins placés aux coins des rues me saluaient de la phrase ordinaire : *God-damm you french rascal.*

Il faut donc vous quitter , rives d'Albion , où un français porta jadis ses étendards ; monumens de Wesminster , où toutes les devises sont françaises , et où presque toutes les sculptures sont l'ouvrage du ciseau des artistes de

ma patrie. Bords si long-temps ennemis , et qui avez vu mourir dans les tourmens d'une longue agonie , dans toutes les angoisses du besoin et du désespoir , tant de valeureux compatriotes que le sort des combats avait livré aux satellites de la Grande Bretagne , je vous dis un éternel adieu. Philosophe sensible je n'appelle point sur vos rochers arides la haine et la vengeance des nations de la vieille Europe ; mais je quitte avec un vif plaisir ces lieux où si souvent on médita la ruine de la France. Si vos cités s'enorgueillissent d'avoir vu naître des philosophes illustres , de grands poètes , des capitaines habiles , de combien d'hommes odieux pour un français n'ont-elles pas été le berceau ! Angleterre , tes longues prospérités auront un terme : rien n'est stable sous le soleil. Les trésors de l'Inde et de l'Afrique cesseront de t'alimenter ; les progrès de l'industrie européenne enleveront un jour à tes manufactures l'empire qu'elles ont usurpé. Tes vaisseaux ne seront pas toujours les tyrans des mers. Tu seras punie alors , et de l'insolente audace de tes habitans , et de leur inhospitalité pour moi , et de la conjuration ourdie dans ton sein contre l'illustre Ruthénienne et contre son chevalier.

Je finissais cette brusque incartade , lorsque

j'aperçus un homme assez bien vêtu menant vers une place , peu éloignée de ma demeure , une femme au cou de laquelle il avait attaché un petit ruban. Le peuple suivait en témoignant une joie grossière et bruyante. Je me mêlai dans la foule , et j'appris que cette femme était conduite au marché par son mari pour y être cédée en toute propriété à un acquéreur quelconque. Je vis bientôt plusieurs prétendans s'offrir ; ils examinèrent avec soin cette femme , qui était encore jeune et jolie , et l'un d'eux l'acheta pour cinq *pences*, somme qui équivalait à peine à 30 sols. Il l'amena ensuite avec lui ; et cette femme , qui avait paru insensible à l'outrage que lui faisait son mari , suivit sans répugnance son nouveau maître.

Belles Françaises, vous qui par vos charmes savez captiver et vos amans et vos époux , pourrez-vous croire que dans une contrée dont vous adoptez les modes , quelquefois même les ridicules , et qui n'est séparée de votre patrie que par un bras de mer qu'on traverse en peu d'heures, on offense ainsi votre sexe ? Ces anglais , qui viennent quelquefois vous étourdir de leur babil sentimental , et dont les romans offrent souvent des tableaux que l'on serait tenté de prendre pour des copies exactes des mœurs nationales, ne forment encore au 19.^e siècle qu'une peuplade à demi

civilisée, et qui conserve avec soin les coutumes des Barbares qui l'ont souvent réduite au plus vil esclavage. Les codes des Angles, des Danois et des Normands, régissent en partie cette nation, qui cependant ose se vanter d'avoir proclamé, la première, les lois les plus sages et les plus philanthropiques. Elle exige impérieusement que les Européens n'aillent point acheter le noir Africain pour le transporter sur des plages plus heureuses que celles où il est né; et cependant elle tolère que dans ses cités les plus peuplées, dans son orgueilleuse capitale même, on outrage, de la manière la plus odieuse, et les mœurs et l'humanité! Belles Françaises, la galanterie de vos compatriotes vous engage à regarder comme une fable cette odieuse coutume; mais j'ai vu commettre ce crime, et une vile populace applaudir. Croyez-moi, qu'aucune d'entre vous n'unisse ses destinées à celles d'un anglais. La naissance la plus distinguée, les contrats les plus solennels, ne peuvent garantir une femme de la *vente*. N'allez jamais dans les terres britanniques; les filles des Gaulois ne doivent connaître d'autres chaînes que celles qui sont préparées par les grâces et les amours.

L'aimable Boufflers a dit, en parlant d'une certaine altesse, qu'il était charmé de joindre

Au plaisir de l'avoir vue

Le plaisir de la quitter.

Pour moi , j'en dis autant de l'Angleterre , en me remettant avec madame Manzon dans le bienheureux paquebot qui va me rendre à ma patrie. Je les revois déjà ces rivages où règne une douce urbanité , où des lois sages , et qui sont un bienfait du souverain , assurent les droits du trône et ceux d'un peuple aimant et sensible. Nous voici dans Calais ; dans deux jours nous contemplerons encore les monumens somptueux qui embellissent la capitale , et qui contrastent d'une manière si étonnante avec la nudité de cette Albion , que des voyageurs ont cependant vantée avec une emphase ridicule. Mais allons vite ; gardons le plus sévère *incognito*. Il paraît que la procédure est un peu oubliée ; mais de nouveaux accusés sont arrêtés ; réservons-nous pour l'époque du jugement , et n'allons plus surtout en Angleterre.

Ah ! nous voilà enfin près de Toulouse ; voyez-vous , belle dame , l'enceinte démantelée de ma ville natale ? A la place de ces remparts qui ne peuvent plus servir à sa défense , on va former des promenades charmantes qui vaudront bien le foiral de Rodez. Mais quel est ce bâtiment qui pointe près des édifices que la main de l'art élève sur cette avenue.



1

1870

Eh ! je reconnais ce genre de construction : nous avons aussi des *montagnes russes* ; c'est un amusement barroque , sans doute , mais c'est toujours un amusement.

J'appris bientôt que celui à qui nous devons cet établissement , était M. D..... , bien connu par son génie inventif et par ses succès. Il a spéculé sur les plaisirs , et il a réussi. Rien n'était plus monotone que Toulouse : on a commencé à y ramener le bon goût , tant mieux ; j'ai besoin de cette vue pour me consoler d'avoir été perdre mon temps et mon argent en Angleterre.

Pendant mon absence une nouvelle salle de spectacle a été construite. Son élégance ne laisse que peu de chose à désirer ; et je vois que mon *Apelle* a déposé dans ce lieu de nouvelles preuves de ses talens. Des critiques injustes ont été lancées contre lui ; mais il s'est placé trop haut pour en être atteint.

Me voilà donc redevenu citoyen de Toulouse. Aimable journaliste , instruisez l'univers de mon retour et de celui de madame Manzon. Pour vous , mon ami , gardez le silence ou parlez , peu m'importe ; vous bavarderez assez sur la nouvelle procédure. C'est une proie que vous allez dévorer ; mais comme le style de votre Cicéron est tant soit peu plat , n'envoyez

pas bien loin ses phrases décousues et ses bulletins somnifères.

Dans maint auteur de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde.

Et vous , madame , j'ai décrit vos voyages ;
j'ai couru de nombreux dangers pour assurer
votre gloire , conservez - moi votre estime ;
accordez - moi la récompense à laquelle tout
loyal chevalier peut prétendre , et tenez - vous
prête à partir avec moi pour Constantinople,
où les Turcs nous recevront peut-être un
peu mieux que les Anglais.

Le Voyage de M^{me} Manzoni
n'est qu'en réalité celui de son
portrait-peint à l'huile par
l'artiste toulousain [Roques], qui
a exécuté le frontispice ou plutôt
la gravure qui orne cette narration.

On y trouve de nombreuses aperçus
sur les mœurs et la mentalité
anglaise, qui sont d'actualité à l'heure
présente. (août 1941.) —

Ce volü devait comprendre 3
parties — Voyage en France, en
Angleterre et à Constantinople. —

Il ne renferme que les 2 premiers,
celui à Constantinople a-t-il
paru ??

